

Et la philosophie ...

Al-Jumhuriya, 14 mai 1955.

Oui, et la philosophie aussi — la traduirai-je en arabe comme la traduisirent les premiers Arabes, qui, en la traduisant, transformèrent la nature de la vie arabe, et élevèrent grâce à elle cette magnifique civilisation islamique qui eut un effet si considérable dans la renaissance de l'Europe au Moyen Âge ... avant qu'elle n'obtînt un accès direct à la philosophie, aux lettres et aux arts des anciens, dans toute leur diversité ?

C'est une question que nos contemporains ne posent pas comme il faudrait la poser, et qu'ils ne méditent pas comme il faudrait la méditer ; ils la tranchent plutôt par une opinion ferme et péremptoire, puis se jettent sur cette opinion sans réserve, sans vérification, sans réflexion, pour démolir entièrement les opinions d'autrui et les réduire en poussière.

Car les contemporains parmi nos écrivains sont des combattants, maîtres des arts de l'attaque, habiles à charger, à escarmoucher et à prolonger la mêlée, même quand nul ne les charge, ne les escarmouche ni ne les affronte ; et peut-être attaquent-ils là où il n'y a pas lieu d'attaquer, et chargent-ils et escarmouchent-ils là où il n'y a pas lieu de charger ni d'escarmoucher. Il vaudrait peut-être mieux pour eux de prendre ce qui se présente à eux avec douceur et facilité, avec quelque largeur de caractère, générosité d'âme, douceur de nature et solidité de patience. Cela serait plus propre à les guider, eux et autrui, vers la vérité, et plus à même de les orienter, eux et autrui, vers ce qui est juste ; mais ils se sont livrés à la violence là où il n'y avait pas lieu de violence, et à la controverse là où il n'y avait pas besoin de controverse.

Et toute l'affaire se résout, comme on dit, en trois éléments qui agissent tantôt ensemble, tantôt séparément. L'un de ces éléments est la fascination pour les mots et l'illusion causée par les apparences : des gens qui voient les inventions modernes, et ce que l'Occident en général, et l'Amérique en particulier, ont obtenu de supériorité dans le renouvellement de la vie matérielle que vivent les hommes, et dans l'invention d'instruments merveilleux et terrifiants, en sont éblouis et ensorcelés ; et on leur a mis dans l'esprit que ces inventions, qui remplissent la vie d'aisance et d'abondance, et qui exposent aussi la vie à la mort et à l'anéantissement, ne sont dues qu'au progrès et à

l'avancement de la science ; alors ils se précipitent, appelant à la traduction de la science, sans réserve, sans vérification, sans se demander comment doit se faire la traduction de la science, pour qui elle doit se faire, pourquoi elle doit se faire, et qui en tirera profit ? ... et quel effet cette traduction pourrait avoir en permettant aux Arabes en particulier, et aux Orientaux en général, de prendre part à l'invention, à l'innovation, au renouvellement de la vie — et à son exposition à l'horreur et à l'anéantissement ?

Et le second de ces éléments est ce dont les gens de ce pays ont pris l'habitude : le parti pris de chacun pour ce qu'il sait bien faire, et pour ce qu'il croit bien faire. L'historien ne place rien au-dessus de l'histoire comme science ; le philosophe ne place rien au-dessus de la philosophie ; le mathématicien voit dans les mathématiques le commencement et la fin de la science ; et l'homme de lettres voit dans la littérature le fondement même de la vie !

Et nous en avons fait l'épreuve lorsque nous avons vu les gens de l'enseignement tenter d'établir les programmes et les plans d'étude pour les écoles primaires et secondaires : chaque groupe prenait parti pour la discipline qu'il pratiquait, chaque faction voulant fonder l'enseignement, ses programmes et ses plans, sur la discipline à laquelle elle se consacre et dans laquelle elle se spécialise — tous oubliant que la culture est un tempérament qui doit se composer d'éléments divers, et que ces éléments doivent s'y équilibrer, sans que l'un l'emporte sur l'autre.

Quant au troisième élément, il est bien simple : c'est le désir de prendre part à toute manifestation d'activité, afin d'en remporter une part, grande ou petite, des fruits, matériels ou moraux.

On a dit aux gens que le chef du gouvernement a réservé cinquante mille livres pour la traduction, et que tout homme capable de traduire devrait avoir une part de ces cinquante mille, grande ou petite ; car quelque chose vaut mieux que rien, et l'argent du peuple doit revenir au plus grand nombre possible de gens du peuple. Je voudrais rassurer ces prétendants et ces aspirants, à tort ou à raison, en leur affirmant que le Premier ministre n'a mis à ma disposition ni un seul millier, ni quelques milliers, ni de nombreux milliers, et ne m'a donné nulle liberté de dépenser une quelconque somme comme il me plairait ; il a seulement montré sa disposition à s'occuper des affaires de la littérature, de l'art et de toute la production culturelle, et a chargé son collègue le ministre de l'Éducation d'établir le système que requiert ce soin.

Et le ministre de l'Éducation est sérieux dans ce que le président lui a demandé ; que les prétendants et les aspirants attendent donc, car chacun d'eux pourrait encore recevoir sa part de ces milliers, qui pourraient atteindre cinquante mille, ou même les dépasser de beaucoup.

Revenons donc à ceux qui discutent, se débattent, escarmouchent et chargent, trompés par les mots et les apparences, ou partisans de ce qu'ils savent bien faire, ou de ce qu'ils croient savoir bien faire parmi les disciplines du savoir — et appelons-les à une parole commune qui les rassurera, qui nous rassurera, et qui rassurera tout le monde, loin de cette controverse stérile qui ne profite à personne.

Quant à ceux qui aiment la traduction des sciences, ils ont le droit de demander cela aux savants et au gouvernement ; un Conseil de la recherche scientifique a été créé en Égypte il y a quelque temps, qu'ils lui demandent donc ce qu'ils veulent de la traduction de la science, et qu'ils demandent à l'État de la lui faciliter, en révisant son système et en lui accordant les fonds qui lui permettraient de mener des recherches, d'aider les chercheurs, de traduire et d'aider les traducteurs, dans la plus large mesure possible. Il n'y a pour eux nul tort ni nulle faute à demander tout cela au Conseil et au gouvernement ; car ils vivent dans une nation qui s'élève, aspire à la gloire, et se soucie de prendre part à l'avancement de la civilisation humaine, et il est de leur droit de demander que cette ambition soit orientée là où ils voient le bien.

Quant à ceux qui demandent la traduction de la philosophie, ils ont le droit d'adresser cette demande au nouveau conseil que le gouvernement veut créer pour veiller sur les lettres, les arts et la culture, et je ne pense pas qu'ils répugnent à attendre la naissance de ce conseil ; une fois qu'il sera né et qu'il aura commencé son travail, ils lui demanderont ce qu'ils désirent.

Et je crois, de la foi la plus ferme et la plus forte, que la traduction des fondements de la philosophie humaine est une des nécessités de la vie avancée, dans toute nation qui aspire au progrès et s'y efforce ; et je crois également qu'une nation vivante qui veut progresser, et veut que sa vie ait quelque part de fécondité, n'a aucun espoir d'atteindre ce qu'elle veut, sauf si elle connaît les fondements de la philosophie humaine, dans toute la diversité de ses écoles et de ses patries.

Mais je voudrais que ces messieurs ne s'excèdent pas, envers eux-mêmes et envers les gens, dans ces propos qu'on lance sans réserve, sans vérification, sans précaution ; car les premiers Arabes n'ont pas

préféra la philosophie à la littérature lorsqu'ils ont traduit ce qu'ils ont traduit des œuvres des anciens — ils n'ont traduit que ce qu'ils connaissaient et ce qu'il leur fut donné de traduire. S'ils avaient connu les lettres grecques et latines comme elles auraient dû être connues, ils n'auraient pas manqué de les traduire.

Combien de sottises se disent sans recherche ni vérification ! Les Arabes n'ont traduit ni la poésie d'Homère ni celle de Pindare, et les Arabes n'ont pas traduit le théâtre des poètes dramatiques, par un détournement délibéré de ces formes de littérature, parce qu'elles étaient — comme le prétendent les prétendants — païennes, incompatibles avec l'islam. Comme si tout ce qu'ils ont traduit de la philosophie était compatible avec l'islam, s'accordait avec lui, et ne le contredisait en rien, peu ou prou !

Je ne connais aucun propos plus profondément ancré dans la sottise et la folie que celui-ci ; car les Arabes ont traduit, de la philosophie des philosophes, des choses qui contredisaient l'islam de la façon la plus radicale, et cela ne les a pas empêchés de les traduire et de leur répondre. Et il s'en trouva parmi eux, dans les premiers siècles, dont l'esprit fut captivé par certaines opinions philosophiques contraires à la religion ; ils écrivirent des livres sur le sujet, composèrent des articles, firent des vers, proclamant cela ouvertement quand l'occasion de le proclamer leur était donnée, et le dissimulant quand il n'y avait d'autre choix que de le dissimuler. Les Arabes n'abandonnèrent la traduction de la littérature antique que parce qu'ils ne la connaissaient pas comme elle aurait dû être connue, et ils ne la connaissaient pas parce que le christianisme avait été le premier à s'en détourner, et l'avait contrainte à se dissimuler et à se cacher jusqu'à ce qu'elle fût redécouverte aux temps modernes.

Et les chrétiens, comme les musulmans, connaissaient les poètes épiques, lyriques et dramatiques, car les noms de ces poètes leur étaient parvenus ; mais ni les uns ni les autres ne lisaient les œuvres de ces poètes, car elles n'étaient ni courantes ni familières chez les Grecs d'Orient, ni chez ceux qui parlaient latin en Occident.

Et je suis convaincu que si les Arabes avaient connu la poésie dramatique grecque, dans son sérieux comme dans son comique, ils l'auraient traduite, auraient tenté d'en produire l'équivalent, et auraient de même tenté d'établir le théâtre et d'en faire un art arabe authentique, comme ils ont traduit la philosophie et en ont fait ensuite une philosophie

arabe authentique.

Les Arabes, donc, ne se sont pas délibérément détournés de la traduction de la littérature antique ; ils y furent simplement contraints par nécessité. Et à supposer même qu'ils s'en soient délibérément détournés, qui peut nous obliger à errer comme ils errèrent et à manquer comme ils manquèrent — s'ils se sont réellement rendus coupables d'une erreur ou d'un manquement ?

Que ceux qui désirent la traduction de la philosophie se rassurent donc : la philosophie sera bien traduite en langue arabe, cela ne fait aucun doute, et on en traduira l'ancienne comme la moderne, quelle que soit la diversité de leurs écoles et de leurs patries ; car la nature même de la vie égyptienne moderne exige cette traduction et l'impose comme une nécessité. Et à quoi bon, alors, toute cette querelle, ou tout ce bavardage vain qui ne profite ni ne sert à rien ?!

J'ai dit, dans un propos passé, que les hommes dans leur ensemble ne peuvent pas lire la science, ni devenir, par cette lecture, des savants, et que les savants connaissent bien les langues étrangères et y lisent leur science, n'ayant nul besoin qu'on la leur traduise ; je dis la même chose pour la philosophie : tout le monde ne peut pas assimiler la philosophie de Descartes, de Kant, d'Auguste Comte et de leurs semblables parmi les grandes figures de la philosophie, anciennes et modernes ; seuls l'assimilent et en tirent profit ceux qui la lisent parmi les professeurs, les étudiants et les gens de haute culture.

Et tous ceux-là connaissent bien une langue étrangère ou une autre ; la traduction de la science et de la philosophie peut donc bien attendre un peu, jusqu'à ce que lui soient préparés les moyens matériels et techniques, sans qu'il y ait le moindre tort, grand ou petit, à cette attente. Et je ne connais personne qui puisse contester que les lecteurs de littérature, ceux qui en profitent et qui y tiennent, sont bien plus nombreux que les lecteurs de science et de philosophie. Et lorsque je pense à ces choses, je ne pense pas à l'Égypte seule, mais à tous les pays arabes, et à tous ceux qui prennent la langue arabe comme moyen d'accès à la culture, et à la haute culture en particulier. Je ne cherche pas à traduire Shakespeare et les autres grandes figures de la littérature et de la culture au nom du gouvernement égyptien, mais je le fais au nom de la Ligue arabe, qui œuvre pour le monde arabe tout entier.

Il n'y a donc pas de mal à ce que nous commençons par ce qui profite au plus grand nombre possible d'Arabes, et à ce que nous

attendions un peu pour ce qui profite au petit nombre, jusqu'à ce que nous disposions des moyens nous permettant de traduire pour le petit nombre et pour la multitude ensemble ; et cette attente ne sera pas longue, car le gouvernement se soucie de cette affaire et s'y applique avec un sérieux dont aucun gouvernement avant lui ne s'est soucié ni ne s'y est appliqué.

Ceux qui sont dévoués à la science et à la philosophie peuvent donc attendre l'esprit en paix ; ceux qui tiennent à avoir leur part de l'activité de traduction de la science et de la philosophie peuvent, eux aussi, attendre l'esprit en paix ; et ceux qui espèrent saisir leur part des cinquante ou soixante mille livres, ou des centaines de milliers, peuvent de même attendre l'esprit en paix. Et s'ils n'aiment pas attendre, et ne veulent que la hâte, qu'ils adressent leur insistance et leur impatience au Premier ministre et au ministre de l'Éducation, et non à moi ; car je ne possède rien de ces milliers, nombreux ou peu nombreux. Si j'en avais possédé quelque chose, j'aurais rempli pour eux la terre de science, de philosophie, de littérature et d'art, et je ne les aurais pas obligés à me demander quelque patience et quelque longanimité, étant donné tout ce que je leur impose de sérieux, d'effort et d'activité.

Cela étant posé : le poète ancien ne se trompait pas lorsqu'il disait :

*Mesure pour ton pied, avant le pas, sa place, car qui
gravit un lieu glissant sans prudence, trébuche et tombe.*

Et quelle évaluation du danger serait plus nécessaire que celle des moyens matériels et techniques qui nous permettraient d'accomplir la traduction sans nous exposer à un faux pas, à une défaillance, ou à un arrêt en chemin ?!